

CARMEN MOLA

La fiancée gitane

roman traduit de l'espagnol
par Anne Proenza

ACTES SUD

I

LE CIEL DANS UNE CHAMBRE

*Quand tu es ici, avec moi,
cette pièce n'a plus de murs
seulement des arbres, des arbres infinis.*

Au début cela ressemble à un jeu. Quelqu'un enferme un enfant dans un lieu obscur et celui-ci doit tenter d'en sortir par ses propres moyens. D'abord, il lui faudrait trouver l'interrupteur ; mais l'enfant ne le cherche pas, parce qu'il pense encore que la porte peut s'ouvrir à tout moment.

La porte ne s'ouvre pas.

C'est peut-être aussi un concours de résistance, le gagnant est celui qui reste le plus longtemps silencieux, celui qui ne demande pas d'aide. L'enfant colle l'oreille contre la porte en bois, délabrée. Il entend un bruit assourdissant, une moto qui démarre et s'éloigne. Il comprend alors qu'il est seul. S'il se mettait à crier, il entendrait l'écho de sa voix dans cet espace lugubre, poussiéreux et humide. Mais il a si peur qu'il ne gémit même pas.

Maintenant, il doit trouver l'interrupteur. Ses mains tâtonnent sur le mur. Il évite les obstacles, doucement, pour ne pas tomber. Il y a une ampoule au plafond, il doit y en avoir une. La pièce ne compte qu'une unique fenêtre, étroite et longue, dans la partie supérieure du mur, mais le soleil s'est couché il y a déjà une heure et seules subsistent les premières ombres de la nuit.

Il ne sait pas pourquoi on l'a enfermé.

Dans l'obscurité, ses pas de somnambule le font buter contre ce qui semble être une machine à laver. Il pourrait tenter de la mettre en marche, pour que le bruit de l'eau lui tienne compagnie pendant que le tambour tourne. Mais il ne le fait pas. Il continue d'explorer le lieu, effleurant le mur d'une seule main, comme un aveugle. Il veut trouver l'interrupteur de la lumière, mais ses doigts heurtent le manche d'un outil, une pelle qui tombe sur le sol avec fracas.

L'enfant fond en larmes et met un peu plus de temps qu'il n'en faut pour distinguer le grognement sourd qui provient d'un coin. Il n'est pas seul. Il y a un animal qui se cache. Ce n'est pas la première fois qu'il l'entend, il sait qu'il rôde la nuit par ici : ses gémissements et ses halètements sont si forts qu'il a parfois imaginé qu'il s'agissait d'un loup. Mais c'est seulement un chien qui s'est introduit dans la grange de la ferme, celle qu'il voit depuis la fenêtre de sa chambre et dans laquelle on lui a toujours interdit d'entrer. C'est là qu'il a été enfermé, dans cette grange interdite, où il est incapable de se diriger dans l'obscurité parce qu'il n'en connaît pas l'espace.

Il parvient presque à distinguer deux petits points lumineux dans l'obscurité du fond. Il recule instinctivement. Il a l'impression que les points s'avancent vers lui, mais peut-être est-ce la peur qui est en train de créer cette image. Cela lui semble impossible que l'on ne puisse distinguer que ces deux petites lueurs. Quand, soudain, il ne les voit plus. À la place, il sent une douleur intense, aiguë, dans la jambe. L'animal est en train de le mordre.

L'enfant écarte la bête de son corps avec ses deux mains. Il sent une nouvelle attaque et pousse la tête de l'animal avec le pied. Les coups qu'il donne avec les pieds et les mains le font reculer. L'enfant entend des halètements et puis plus rien. On n'entend plus aucun bruit et le silence lui semble encore plus terrifiant.

Il recule vers la porte avec précaution, prêt à repousser une nouvelle attaque si le chien cherchait à se lancer de nouveau. C'est à ce moment-là qu'il effleure l'interrupteur avec sa main. C'est incroyable qu'il ne l'ait pas trouvé avant, mais, pour une raison ou une autre, il avait justement évité ce bout de mur.

Une ampoule de travers pend du plafond. Elle éclaire assez pour qu'on comprenne que la grange abrite des caisses remplies de vieilles couvertures et de cassettes, des livres, des outils agricoles, une machine à laver, une bicyclette rouillée avec une seule roue et un tas d'autres choses.

Le chien se trouve derrière un évier avec un robinet, un petit lavabo. C'est un chien errant à qui il manque une patte.

Sans quitter des yeux l'animal, l'enfant s'empare de la pelle qu'il a trouvée auparavant, celle qui est tombée sur le sol. Le chien grogne. L'enfant lève la pelle. Il est surpris d'être capable

de manier un tel poids aussi facilement. Ce doit être ça, l'instinct de survie : quelque chose lui dit qu'ils ne peuvent survivre tous les deux dans cette prison.

L'animal avance et boitille avec peine vers l'enfant. Il le fait d'une façon si molle qu'il n'est plus menaçant. Mais il recommence à lui mordre la cheville comme s'il s'agissait d'un os à ronger dont il fallait extraire la dernière goutte de moelle. L'enfant balance un coup de pelle au chien. L'animal s'effondre avec un léger grognement. L'enfant le frappe plusieurs fois sur la tête, jusqu'à ce que la pelle devienne trop lourde pour lui. Il s'assoit alors sur le sol et se met à pleurer.

Sa cheville, marquée par les dents de l'animal, le fait souffrir. Sa chaussure aussi est tachée de sang. Il se déchausse et découvre la blessure faite par le chien lors de la première attaque. La peur aidant, il ne s'était rendu compte de rien.

La lumière s'éteint alors.

L'écho multiplie les halètements de l'enfant, mais celui-ci s'oblige à contrôler son souffle pour pouvoir écouter si c'est lui ou le chien qui respire. Ce n'est pas le chien. Le chien est mort.

— Su-sa-na ! Su-sa-na ! Su-sa-na !

Les amies de Susana crient, applaudissent, dansent avec enthousiasme, comme celles des quinze ou vingt fiancées qui l'ont aujourd'hui précédée au Very Bad Boys de la rue Orense. Il n'y a pas un seul homme dans l'assistance, seulement des femmes, en groupe, qui enterrent des vies de jeunes filles ou font la fête entre amies ; certaines portent de ridicules bites sur le front ; d'autres des rubans de miss sur la poitrine célébrant le prénom de la reine de la fête ; un groupe arbore même des tee-shirts avec la photo de la future mariée... Les amies de Susana sont comparativement plus discrètes : elles ne portent que des tutus roses de danse autour des hanches.

— Susana ! Susana ! Susana !

Depuis déjà un bon moment, Susana redoute l'heure où ce sera son tour d'être au centre de l'attention, et ça y est, c'est à elle. Elle a droit à deux danseurs : le premier, blond, a l'air d'être suédois, un Viking ; l'autre, métis, est sans doute brésilien. Ils ont commencé leur show déguisés en policiers, mais ils sont déjà presque nus, très attirants tous les deux, poitrines larges et jambes fortes, musclés, les cheveux rasés sur les côtés de la tête mais longs au-dessus, épilés entièrement, la peau brillante de l'huile dont ils se sont enduits avant de passer sur scène... Ils ne portent plus qu'un petit slip, rouge pour le Viking, blanc pour le métis. Susana a peur qu'ils ne lui demandent de l'enlever avec ses dents, comme l'ont fait plusieurs des fiancées qui l'ont précédée sur scène. Si son père la voyait... C'est ce genre de choses qui le met en colère contre elle.

— Ne t'inquiète pas, on ne va rien te faire, lui murmure le métis, rassurant, en bon espagnol.

Susana avait tort, il n'est pas brésilien mais cubain.

Elle se retrouve sur la petite scène, la musique est ensorce-lante et on l'a assise sur une chaise ; l'un après l'autre, les deux danseurs se rapprochent, la frôlent avec leurs parties génitales, dansent autour d'elle, passent leurs mains sur son corps. En entrant dans la boîte, toutes les invitées ont tenu la même promesse : "Rien de ce qui se passe au Very Bad Boys ne sort du Very Bad Boys." Aucune de ses amies ne racontera donc ce qui s'est déroulé ici à personne et encore moins à Raúl, celui qui, d'ici quelques semaines, deviendra son mari. Elle sait qu'elle ne finira pas comme la fiancée précédente, celle du groupe avec les bites sur le front, qui s'appelait Rocío : tout le monde a vu un des danseurs se barbouiller le pénis de crème chantilly que la future mariée a retirée avec sa langue, jusqu'à le rendre complètement propre, pour le plus grand délire de ses copines. Elle ne fera pas ça, même si personne n'irait caf-ter. Ses amies la traitent de refoulée et la considèrent plutôt comme une oie blanche. Son père, au contraire, pense qu'elle est pire qu'une pute ; elle sait qu'elle n'est ni l'une ni l'autre.

Elle n'arrive pas à distinguer ses copines, mais elle les ima-gine toutes hurlant et riant. Toutes sauf une, Cintia, à qui elle devra aller parler ensuite, pour lui expliquer que cela n'a aucune importance, qu'elle se contente de faire ce que tout le monde attend d'une future mariée.

Le métis tient parole et ni lui ni le Suédois ne la mettent en position de faire quelque chose qu'elle ne veut pas ou de refuser, ce qui gâcherait la fête. Elle suppose que le Viking et le Cubain voient défilé des dizaines de fiancées par semaine et savent très bien jusqu'où ils peuvent aller avec chacune, rien qu'en les regardant. Ils dansent, finissent de se déshabil-ler, se frottent un peu plus contre elle et l'aident à descendre de la scène, polis et respectueux malgré l'ambiance.

Marta, la plus délurée de ses amies, qui ne peut imaginer un mariage sans enterrement de vie de jeune fille, et qui a donc tout organisé, lui parle à l'oreille.

— Ils ne t'ont pas proposé d'aller dans leurs loges ?

— Non.

— Tu es vraiment chochette ; avant mon mariage, j'ai suivi le blond qui a dansé avec toi dans sa loge, juste après le spectacle.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Devine... Exactement ce à quoi tu penses. Et je t'assure que la sienne est au moins deux fois plus grande que celle de Raúl, même si je n'ai jamais vu celle de Raúl. Rocío, celle qui est passée avant toi, je parie qu'elle est en train de se faire ses deux pompiers et tes deux policiers.

Susana n'est pas comme ça. Elle ne pense pas à baiser avec les stripteaseurs, même si les autres fiancées le font, même si sa copine Marta – dont le mariage n'a duré que cinq mois, ce qui ne l'étonne pas – l'a fait. Elle regarde autour d'elle, craintive, et elle ne voit pas la seule fille du groupe qui l'intéresse vraiment.

— Et Cintia ?

— Elle est partie quand tu étais sur scène. Mais d'où as-tu sorti une amie aussi pénible ?

Cintia est la seule de ses invitées avec qui elle n'était pas à l'école, celle qui est différente. Elle aurait dû prévoir qu'elle ne s'entendrait pas avec les autres. Mais elle ne pouvait pas ne pas l'inviter, pas elle ; en vérité, ç'aurait dû être la seule invitée. Elle aurait dû faire deux enterrements de vie de jeune fille, un pour Cintia et un pour les autres.

Pourquoi es-tu partie ?

Dans le taxi, en route vers El Amante, tout près de la calle Mayor, où elles vont prendre un verre parce que, selon Marta, c'est l'endroit le plus branché de Madrid, elle a envoyé un WhatsApp à son amie. Mais, deux heures plus tard, Cintia ne l'a toujours pas lu, les coches ne sont pas devenues bleues. En sortant d'El Amante, Susana jette à nouveau un coup d'œil, elle est inquiète, elle voudrait une réponse.

Au cours de ces deux heures, plusieurs groupes de garçons sont entrés. Ils les ont invitées à boire des verres, l'ont encouragée à les accompagner dans les toilettes pour partager un rail de coke, ce qu'elle a refusé ; il y en a un qui était footballeur, à la retraite déjà, et elles se sont fait prendre en photo

avec lui. Les amies d'un côté, en groupe ; la fiancée de l'autre, seule avec lui, enlacée par la taille... Le footballeur lui a bien proposé de rentrer avec lui, peut-être qu'elle lui a plu, peut-être que ça l'excite de coucher avec une fille presque mariée. Susana n'a pas eu trop de mal à s'en débarrasser, elle est très jolie – elle a même pensé à devenir mannequin à un moment – et elle est habituée aux dragueurs depuis des années.

— Et maintenant, on va dans un bar clandestin près d'Alonso Martínez, propose Marta. Ils ne ferment pas de la nuit et j'ai le mot de passe pour entrer.

— Maintenant, on rentre à la maison, c'est l'heure, répond Susana. Et elle met tant de conviction dans son affirmation que les tentatives de ses amies pour la convaincre de continuer la fête jusqu'au bout de la nuit sont plus symboliques que réelles.

En descendant du taxi, à deux rues de chez elle parce que les rues du quartier sont compliquées et qu'il faut faire un grand tour en voiture pour arriver en bas de son immeuble, elle se rend compte qu'elle porte encore le tutu rose. Elle l'enlèvera en haut. Elle regarde son téléphone et vérifie que Cintia n'a pas lu le message qu'elle lui a envoyé en sortant du Bad Boys. Elle lui en écrit un autre.

Je viens d'arriver à la maison, épuisée. Tu n'es pas fâchée ? Tu m'as manqué.

Tout le monde trouve ridicule que Susana écrive sur WhatsApp en suivant les principes de l'Académie royale, c'est-à-dire sans fautes ni abréviations, en respectant jusqu'aux signes de ponctuation. Cintia, elle, répondra avec des émoticônes, sans voyelles, usant un galimatias qui lui semble parfois impossible à déchiffrer. Susana se rend compte qu'elle a à peine pensé à Raúl de toute la nuit, mais cela ne la surprend pas, ni ne la fera changer d'avis : elle l'épousera, même si son père cesse de lui parler, même si Cintia se met en colère. Ce n'est pas de l'amour, cela n'a rien à voir avec l'amour.

La rue Ministriles, où se trouve le petit appartement de Susana, est complètement déserte, n'importe qui aurait peur de s'engager, de nuit, dans cette rue obscure où la mairie semble avoir oublié de mettre des réverbères. Mais elle est habituée

et ne craint rien. Elle n'est pas disposée à vivre dans la peur comme l'a toujours voulu sa mère. Elle ne tient pas compte des dizaines de recommandations et de conseils, rien ne va lui arriver, sa famille a déjà épuisé sa dose de malchance pour plusieurs siècles. Elle l'a entendu dire dans un film : deux bombes ne tombent jamais au même endroit, il n'y a pas de lieu plus sûr que le cratère d'un obus.

Quand elle sent le coup sur sa tête et le mouchoir qui lui couvre la bouche, elle n'a pas le temps de réagir, il lui restait deux mètres pour arriver à sa porte, elle était déjà en train de sortir la clé de son sac, elle rêvait de se coucher et de vérifier si Cintia avait lu ses messages... Elle sent juste qu'elle perd ses forces, qu'on la traîne et qu'on la porte à l'arrière d'un véhicule, peut-être une fourgonnette. Rien d'autre.

La Quinta de Vista Alegre, dans le quartier de Carabanchel, est une magnifique propriété dont l'époque de splendeur se situe au XIX^e siècle, lorsqu'elle est devenue la résidence d'été de la reine María Cristina de Bourbon puis, plus tard, la résidence du marquis de Salamanca, le promoteur qui a inventé le quartier de Salamanca à Madrid.

— Je n'ai pas osé m'approcher pour ne rien toucher. Dès que je l'ai vu je vous ai appelés. — Le gardien de la Quinta de Vista Alegre est nerveux, il veut que les policiers se chargent du corps apparu ici. — C'est la première fois que je trouve une morte, mais ça devait arriver, c'est trop à l'abandon ici.

Ángel Zárate, le policier qui va s'occuper de l'affaire avec son collègue Alfredo Costa, a intégré très récemment le commissariat du quartier. N'ayant pas encore eu le temps de visiter la Quinta, il regarde, surpris, tout autour de lui. Le palais et les jardins qu'ils viennent de traverser semblent s'être maintenus immobiles dans le temps et on s'attendrait plus à y rencontrer une dame vêtue d'une robe du XIX^e siècle qu'une morte du XXI^e.

— Ça ressemble au Retiro, commente-t-il avec admiration.

— C'est mieux que le Retiro, sauf que personne ne s'en occupe. Vous connaissez les politiciens, ils ne trouvent pas d'argent quand ça ne leur rapporte rien. Évidemment, ils sont moins radins lorsqu'il s'agit de leurs banquets ou de leurs voitures de luxe. Ici il y a deux petits palais, l'ancien de la reine, le nouveau du marquis, et aussi une résidence pour vieux ; et il y a même eu un orphelinat. On a bien entendu dire à

un moment que l'université de New York voulait louer, s'installer et tout rénover, mais rien ne s'est passé, regardez dans quel état c'est.

Les gens qui critiquent à tout rompre les hommes politiques l'ennuient, même quand ils ont raison. Il est plus facile de rejeter la faute sur eux que d'agir pour améliorer les choses. Et ces jardins ne sont pas si mal entretenus, plutôt mieux que d'autres parcs municipaux. Il semble n'y avoir ni groupes ni dealers, et pas de balançoires cassées.

— Vous m'avez dit que vous vous appeliez... ?

— Ramón, pour vous servir, s'empresse de répondre le gardien, sans donner son nom de famille.

— Quand avez-vous trouvé la morte, Ramón ?

— Il y a à peine une demi-heure. C'est une chance que je sois allé jusqu'à cette zone, celle de l'ancien orphelinat de La Unión. J'ai grandi là, voyez-vous ? La vérité, c'est que ça fait plusieurs jours que je me tiens sur mes gardes. En général, la nuit, il y a toujours des mendiants qui se faufilent par là, or il n'y a personne depuis plusieurs jours.

— Je ne comprends pas le lien.

— Tout a un lien, inspecteur. Tout a une raison d'être ; toute chose finit par en entraîner une autre. Savez-vous qu'on dit qu'un battement d'ailes de papillon en Australie peut causer un tremblement de terre ici ?

C'est bien la dernière chose à laquelle s'attendait Zárate : un gardien de parc exposant son analyse de l'effet papillon. Et comme ça ne l'intéresse pas, il continue de marcher en direction du cadavre.

— Regardez, votre compagnon arrive lui aussi. Et excusez-moi si je parle tant, c'est par manque de compagnie. Je passe mes journées tout seul et mes nuits aussi depuis que ma femme est morte. Il n'y a que moi et les mendiants ici. Et maintenant la morte.

— Zárate aperçoit Costa qui s'approche. Si son collègue devait repasser les épreuves d'entrée dans la police, il aurait bien du mal aujourd'hui. D'après ce qu'il répète souvent à Zárate, à son âge, à trente-trois ans, il était costaud comme un bœuf, mais maintenant, plus proche de la cinquantaine

que de la quarantaine, il aurait même du mal à faire la course avec sa grand-mère.

— Tu as vu le cadavre ?

Zárate est anxieux, les jeunes policiers n'ont pas souvent l'opportunité d'enquêter sur un assassinat. Comme dit Salvador Santos, son mentor depuis qu'il est tout jeune, l'homme qui l'a encouragé et aidé à entrer dans la police : on assassine rarement à Madrid.

— Oui je l'ai vu, mais je ne me suis pas approché. — Costa est déjà de retour et il n'est pas d'accord avec Salvador, pour lui, on tue trop et, surtout, trop aux heures où il est de garde. — Et tu ne devrais pas t'approcher non plus, sinon la police scientifique va nous faire chier et nous accuser de destruction de preuves. *Les Experts* ont fait beaucoup de mal à la police, je te le dis.

— Tu les as appelés ?

— En même temps que toi et ils devraient déjà être là.

Tous deux s'approchent de l'endroit que leur signale le gardien. Ils restent à quelques mètres de la fille. Elle porte quelque chose de rose autour de la taille.

— C'est quoi ?

— Un tutu. Quand tu auras des filles, elles te gonfleront pour que tu ailles leur acheter ce genre de trucs.

Costa a deux filles de quatorze et dix ans et l'écouter ôte définitivement toute envie d'avoir des enfants.

— Je vais m'approcher.

— Ne te fourre pas dans des embrouilles. Quand vas-tu apprendre qu'il faut se tenir le plus éloigné possible des problèmes ? On obtient des promotions par l'ancienneté, pas en jetant des cailloux dans la mare.

Les policiers de la brigade scientifique font leur apparition avant même que Zárate n'ait décidé de s'approcher du corps ou pas. Au moins, celui qui arrive est Fuentes, un des plus anciens. Et lui ne se croit pas dans une série télévisée, comme les autres.

— Vous savez qui c'est ?

— On ne s'est pas approchés.

— Putain ! Il proteste. Et comment savez-vous qu'elle est morte ?

Tous trois avancent vers la fille. En s'approchant, Zárate observe tout : elle est brune – s'il devait parier, il dirait gitane –, belle, mais le visage décomposé, comme si elle avait souffert énormément. Le tutu est sale et taché de sang, comme le reste de ses vêtements, en lambeaux.

Fuentes est le premier qui la touche, il lui ouvre un œil pour voir ses pupilles et, ce faisant, s'offre une immense surprise : un asticot en sort. Le policier scientifique pousse un cri, mais ce n'est pas à cause du ver qui sort en rampant de sa cachette.

— Elle est vivante ! Vite, ma mallette !

Un de ses assistants court vers lui, mais Susana a un spasme, le dernier. Qui sait ? En s'approchant avant, auraient-ils pu lui sauver la vie ?

— Calmez-vous ! Elle est morte et elle n'en avait plus pour longtemps. On va mettre dans le dossier qu'on l'a trouvée morte, ça vous épargnera des ennuis.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? D'où est sorti cet asticot ? Zárate est, malgré lui, décomposé.

— Ne touchez à rien, je crains que ce ne soit pas une affaire pour vous. Je vais appeler le commissaire Rentero, avertit Fuentes.

Zárate jette un coup d'œil autour de lui, le parc a cessé d'être un endroit merveilleux pour se transformer en enfer, un lieu où les mortes ont des vers qui leur sortent par les yeux.